



Vassili Grossman et le comparatisme antitotalitaire

Frédérique Leichter-Flack

► To cite this version:

Frédérique Leichter-Flack. Vassili Grossman et le comparatisme antitotalitaire. Ferré, Vincent; Mortier, Daniel. Littérature, histoire et politique au XXe siècle: hommage à Jean-Pierre Morel, Éditions Le Manuscrit, pp.279-294, 2010, L'esprit des lettres, 978-2-304-03352-6. hal-01769194

HAL Id: hal-01769194

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01769194>

Submitted on 5 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

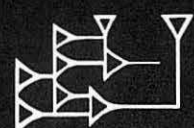
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction
de Vincent Ferré
et Daniel Mortier

Littérature, Histoire
et politique au XX^e siècle :
hommage à Jean-Pierre Morel



L'Esprit des Lettres



Le Manuscrit

www.manuscrit.com

Vassili Grossman et le comparatisme antitotalitaire

Frédérique LEICHTER-FLACK
(université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense)

« Ce roman servirait nos ennemis. [...] Pourquoi ajouterions-nous votre livre aux bombes atomiques que nos adversaires préparent contre nous ? » Telle est en substance la réponse qu'obtient Vassili Grossman du responsable des questions idéologiques au Bureau du Parti, en 1962, après que l'écrivain a eu le courage – ou la naïveté – de protester, par une lettre à Khrouchtchev, contre la saisie par le KGB de tous les manuscrits de *Vie et Destin*¹. Dans le contexte de guerre froide, le gros roman sur Stalingrad, auquel Grossman venait de consacrer une dizaine d'années, semblait donc si dangereux qu'il fallait en confisquer tous les brouillons – plus nocif même, s'entend déclarer Grossman, que *Le Docteur Jivago* de Pasternak, qui venait alors de paraître en Occident. C'est pourtant le « dégel » ; les crimes du stalinisme sont officiellement dénoncés, et les révélations de Soljenitsyne sur le Goulag sont imminentes. Pourquoi *Vie et Destin* était-il donc si corrosif ? Au-delà de la « mauvaise image de nos hommes, de nos communistes », au-delà même des doutes ou des déviances idéologiques dont le roman témoigne, le grief essentiel tenait sans doute à ces « parallèles entre nous et le nazisme hitlérien » que les censeurs avaient parfaitement repérés – particulièrement désastreux dans un roman centré sur Stalingrad,

¹ L'entretien de Vassili Grossman avec Souslov a été retranscrit après-coup par l'écrivain lui-même. Voir Vassili Grossman, *Œuvres*, éditions Robert Laffont, « Bouquins », 2006, p. 1009-1012. C'est à cette édition que se réfèrent, dans la suite de cet article, toutes les citations en traduction française de *Vie et Destin* (VD – traduction Alexis Berelowitch et Anne Coldefy-Faucard) et de *Tout passe* (TP – traduction Jacqueline Lafond).

clé de voûte de la propagande soviétique du combat antifasciste. Ce fil rouge de l'analogie entre communisme et nazisme parcourt en effet, de façon tantôt discrète, tantôt affichée, les centaines de pages de *Vie et Destin* ; on le retrouve, renforcé, dans *Tout passe*, le roman testament auquel Grossman travaillait en parallèle dès le milieu des années cinquante, et qui prendra le relais après la confiscation de *Vie et Destin*, recueillant le diagnostic désormais sans appel de l'écrivain paria.

Cette pensée comparatiste antitotalitaire, qui circule entre les deux romans de maturité de Grossman, pourrait être étudiée conjointement aux intuitions similaires de deux autres écrivains de la dissidence intérieure, à peu près contemporains, Platonov et Chalamov. Entre *Un l'ent d'immondices*, l'œuvre à clé de Platonov, en apparence consacrée au nazisme, mais lisible en transparence comme une critique radicale du totalitarisme communiste, et la réflexion de Chalamov mesurant avec sûreté et prudence les analogies entre Auschwitz et la Kolyma, la manière de Grossman occupe une position médiane : sans choisir entre l'analyse, en surplomb du témoignage d'un Chalamov, et le pari exclusivement littéraire d'un Platonov qui, renonçant à toute parole d'auteur, confie ses intuitions à la ressource fictionnelle, Grossman joue sur les deux tableaux, ce qui rend sa ligne comparatiste d'autant plus complexe à évaluer. Puisant aux ressources de la fiction, comme à celles de la pensée politique, usant du réflexe comparatiste comme d'un instrument heuristique, une véritable pensée politique du roman se déploie dans l'œuvre de Grossman, suffisamment complexe, dans son fonctionnement, pour mériter à elle seule une étude. Au-delà de son intérêt monographique en effet, l'enjeu de l'antitotalitarisme précoce de Grossman, relu aujourd'hui, nous plonge au cœur de problématiques très actuelles. Le sillon comparatiste ouvert par le romancier dès les années cinquante, sans la moindre prudence politique mais avec la sûreté de l'intuition littéraire, nous semble pouvoir contribuer à éclairer d'un certain nombre de balises morales le débat miné par les polémiques historiographiques et la concurrence manipulée des victimes, dans lequel de tels sujets évoluent aujourd'hui.

Comment se présente donc, dans *Vie et Destin*, l'analogie entre Soviétiques et nazis qui, en 1962, saute aux yeux des censeurs ? Jean-Pierre Morel, dans le compte rendu qu'il rédige au moment de la publication du livre en français en 1983, fait remarquer que

« l'évocation du monde concentrationnaire prend autant de place que les combats de Stalingrad et que la vie des gens de l'arrière », proportion qui, « pour l'époque où Grossman écrit », enfreint déjà « deux tabous : les camps et l'antisémitisme »¹. Grossman n'hésite pas à situer en 1942, dans sa fiction, les signes avant-coureurs des campagnes antisémites qui vont se déchaîner dans l'URSS de Staline après-guerre. Pire encore, des enchaînements d'épisodes entremêlent scènes de camps nazis et scènes de goulag, tandis que d'autres effets de composition articulent, de fait, un parallélisme entre les crimes de masse commis par Staline au moment des campagnes de collectivisation forcée (notamment la grande famine d'Ukraine en 1933) et l'extermination des juifs par les nazis, quelques années plus tard. Une célèbre scène de dialogue développe même explicitement la similitude entre nazisme et stalinisme. Le chef de camp nazi Liss déclare en effet au détenu soviétique Mostovskoï, ancien membre du Komintern :

Quand nous nous regardons, [...] nous regardons dans un miroir. [...] si c'est vous qui gagnez, nous pétirons, mais nous continuerons à vivre dans votre victoire. [...] Aujourd'hui, on nous regarde avec horreur et on vous regarde avec amour et espoir. Mais, n'en doutez pas, ceux qui nous regardent avec horreur vous regarderont, vous aussi, avec horreur. [...] Il n'y a pas de gouffre entre nous. C'est une invention. Nous sommes des formes différentes d'une même essence : l'État-parti².

Et le nazi de développer, à grand renfort d'exemples historiques, la thèse non seulement de la ressemblance, mais même de l'interdépendance des deux régimes et de l'imitation réciproque de Hitler et de Staline. Traitées par leur destinataire comme le support d'une « tentation effroyable et grotesque », comme une « marchandise sortie de la poubelle de l'histoire », de telles idées font malgré tout leur chemin au travers des pages de *Vie et Destin*.

D'où venait donc chez Grossman une telle virulence ? Comment l'ex-écrivain officiel, formé en littérature sous le patronage de Gorki, correspondant de guerre béni par la propagande stalinienne, en était-il arrivé, dans les années

¹ Jean-Pierre Morel, « Un réalisme retourné », in *Le Temps de la Réflexion*, Paris, Gallimard, 1984.

² *LD* p. 333-338.

cinquante, à cultiver de tels soupçons et à articuler contre le régime soviétique des accusations aussi graves ? À quoi attribuer cette entrée en dissidence sous les auspices de l'antitotalitarisme ? C'est à l'époque de la guerre qu'il faut faire remonter les prémices de cette maturation intellectuelle et politique – et même à Stalingrad, contexte auquel la piste de *Vie et Destin* ne mène pas sans raison. Correspondant sur le front pour le journal de l'Armée Rouge, Grossman y observe, en témoin privilégié, le décalage croissant entre « la vérité impitoyable de la guerre » et les mensonges de la propagande officielle. Ses *Carnets de guerre* (publiés récemment dans une édition critique¹) témoignent de ses prises de conscience précoces : à l'affût de tous les signes, l'écrivain journaliste pressent, avant tout le monde, les dangers du détournement étatique de la guerre populaire et de ses sacrifices. Sur le front même de Stalingrad, alors que le monde libre a les yeux fixés sur la ville où se décide son sort, Grossman devine quel poison Staline inocule au régime soviétique, avec la conversion au socialisme national : l'antisémitisme d'État n'est plus qu'une question de mois, d'années tout au plus, dès lors que l'élan nécessaire à la victoire a été obtenu par l'appel au grand sursaut patriotique russe.

C'est, du reste, pendant la guerre que le Russe Grossman se découvre lié au destin juif : sa mère, laissée à Berditchev, y périt en septembre 1941, quand les nazis envahissent la ville et massacrent toute la communauté juive qui y résidait, sous les yeux des populations locales. Quand, en 1943, il accompagne l'Armée Rouge dans sa reconquête des territoires occupés par les nazis, ses articles sur l'extermination des juifs d'Ukraine et de Biélorussie sont systématiquement retouchés ou refusés par la censure soviétique². Le même sort attend, l'année suivante, ses reportages sur Treblinka et Maidanek, les camps d'extermination qu'il découvre en accompagnant l'Armée Rouge dans sa progression en

¹ Vassili Grossman, *Carnets de guerre. De Moscou à Berlin 1941-1945*, textes choisis et présentés par A. Beevor et L. Vinogradova, Calmann-Lévy, 2007.

² Les deux articles de Grossman, « L'Ukraine sans les juifs » et « Le massacre de Berditchev », avaient pour tort non seulement d'insister sur le martyr juif, mais aussi de ne pas cacher la complicité d'une partie de la population ukrainienne avec les envahisseurs nazis, accueillis comme des libérateurs après la dureté de la terreur antikoulak des années trente. Voir V. Grossman, *Carnets de guerre*, *op. cit.*

Pologne. Grossman comprend alors confusément de quoi il retourne : la ligne stalinienne, sous prétexte de ne pas diviser les victimes, impose de gommer toute spécificité de la souffrance juive. Dès la victoire, du reste, l'antisémitisme stalinien dévoile son vrai visage : le Comité Antifasciste Juif, auquel Grossman collaborait, est dissous, ses membres sont arrêtés ou assassinés, le Livre noir – ce recueil de témoignages sur le massacre des juifs de l'Est, auquel Grossman avait pris, aux côtés d'Ehrenbourg, une part active – est interdit et détruit ; la campagne anti-cosmopolite, qui culmine avec le procès des médecins juifs, est interrompue de justesse par la mort de Staline en 1953. Mais ce n'est pas l'antisémitisme stalinien, dont il a pourtant à souffrir lui-même, qui fait basculer Grossman dans la dissidence. Si c'est bien la réflexion sur le destin juif qui lui ouvre les yeux sur la réalité du totalitarisme stalinien et explique les audaces de *Vie et Destin*¹, ce n'est pas parce qu'il excluait Grossman de la communauté soviétique, mais parce qu'il fonctionne à la manière d'un révélateur qui l'invite à relire, à la lumière du nazisme, toute l'histoire de l'URSS.

Les réflexions prêtées au Victor Strum de *Vie et Destin* témoignent bien de ce processus de prise de conscience intellectuelle, dans lequel le génocide juif fonctionne comme un opérateur de lisibilité de l'idéologie communiste. Rentré à Moscou, après les mois d'évacuation à Kazan, Strum subit de plein fouet les débuts de la campagne antisémite orchestrée par Staline dans les milieux intellectuels et scientifiques. Subissant l'ostracisme de ses collègues, sentant planer sur lui une menace d'autant plus grave qu'elle n'est pas explicite, Strum doit un jour remplir, comme tous les membres de l'Institut de recherches scientifiques qui l'emploie, un questionnaire de renseignements personnels. En pleine nuit, seul, il se met à la tâche, dévoré de doutes et d'angoisses, avec un sentiment d'inéluctable que le narrateur fait résonner. À la cinquième rubrique, « nationalité », « une question toute simple, insignifiante avant la guerre, mais qui prenait, aujourd'hui, une résonance particulière », Strum est bien obligé d'écrire *juif*². Et le narrateur de commenter les enjeux de ce cinquième point, usant

¹ C'est l'idée que développe Simon Markish, *Le cas Grossman*, Paris, Julliard ; Lausanne, L'Âge d'homme, 1983.

² *VD* p. 492.

de cette position de survol un peu facile que le décalage entre la date de rédaction du livre et la date de l'action lui offre :

Il ne pouvait deviner ce qu'il en coûterait bientôt d'avoir répondu à la cinquième question : Kalmouk... Balkarets... Tchéchéne... Tatar de Crimée... Juif... Il ne pouvait prévoir que, d'année en année, d'obscures passions allaient se déchaîner autour de ce cinquième point [...]. Pourtant, il percevait déjà, il pressentait que les lignes de force se concentraient autour de la cinquième question [...] « Bref, se dit Strum. Quand on est juif, on est juif, et il faut bien l'écrire ».

Puis il passe au sixième point, « origine sociale, origine sociale de la mère et du père, des parents de la mère et du père, origine sociale du conjoint, des parents du conjoint... », et cette sixième rubrique lui apparaît d'abord parfaitement légitime : « Pour Strum, la sixième question était l'expression, parfaitement naturelle, d'une juste méfiance des pauvres, née de la tyrannie millénaire des riches ». Mais est-ce le réseau de résonances amorcé par la cinquième rubrique, qui, sous l'effet de la guerre, impose des comparaisons inédites ? Strum se met à agiter des pensées hérétiques et audacieuses :

Soudain, sans doute était-ce l'effet de la guerre, il se dit qu'au fond la différence n'était peut-être pas si grande entre la question soviétique légitime de l'origine sociale et le sanglant problème de la nationalité, tel qu'il se posait pour les Allemands. [...] Il se dit : « La distinction sociale me semble juste, morale. Mais pour les Allemands, les différences de nationalité sont tout aussi morales. Une chose me paraît évidente : il est horrible de tuer les Juifs sous prétexte qu'ils sont juifs. [...] Mais finalement, nous suivons le même principe : ce qui compte, c'est qu'on soit ou non d'origine noble, fils de koulak ou de marchand. [...] Le pire, c'est qu'il ne s'agit même pas de nobles, de prêtres ou de marchands ! Il s'agit de leurs fils, ou de leurs petits-enfants. Que voulez-vous, ils ont la noblesse dans le sang, comme le judaïsme, à croire qu'on est marchand ou prêtre héréditairement ! »¹

C'est en se reconnaissant juif que Strum aperçoit une analogie entre le fonctionnement du stigmat juif pour les nazis, et le fonctionnement du stigmat social pour les soviétiques – et leur

¹ VD p. 493.

commune inéluctabilité. L'autre analogie possible, celle de l'antisémitisme et du sort réservé aux juifs sous Hitler et sous Staline, est mentionnée en passant, par un effet de survol anachronique, par le narrateur, mais ce n'est pas elle qui s'impose au personnage. L'expérience de la condition juive ouvre les yeux de Strum sur les présupposés de l'idéologie communiste à laquelle il croit pourtant. C'est ainsi, semble-t-il, que se déroule pour Grossman le processus par lequel les découvertes de la guerre le font, en quelques années, basculer dans la dissidence intérieure.

Pourtant, cet exemple même met en lumière l'une des fragilités de la thèse comparatiste dans l'œuvre de Grossman. Malgré ses réactions indignées, Strum continue à remplir le questionnaire, scrupuleusement, rubrique après rubrique, se soumettant à cette logique folle de la terreur. Comme de ses conversations trop libres avec ses collègues de Kazan, Strum se détourne souvent de ses propres audaces de pensée ; et s'il répugne à les assumer, ce n'est pas seulement par inquiétude, mais aussi par honte. Les velléités de ce double de l'auteur ne sont pas qu'une marque de lâcheté, mais la trace d'une réelle confusion intellectuelle et politique. Plus généralement, les parallèles les plus audacieux entre nazisme et communisme (et non plus seulement stalinisme) sont le fait de personnages qui se repentent souvent de s'être avancés si loin. Le choix de l'auteur de déléguer à ses personnages les réflexions les plus poussées dans ce domaine de la comparaison des deux totalitarismes, offre un instrument de subversion à la fois très corrosif et très fragile. Aucune autorité ne vient en effet valider, pour le lecteur, de tels parallélismes. La pensée politique qui s'en dégage demeure très fluctuante, très incertaine, très instable. Car Grossman ne choisit pas, entre une position de surplomb auctorial, à la manière du Tolstoï de *Guerre et Paix* qui s'accorde des chapitres entiers pour commenter à distance les enjeux historiques abordés dans son récit, et les risques d'une véritable polyphonie. Des effets d'échos peuvent être repérés entre la réflexion assumée par le narrateur auteur et tel ou tel de ses personnages, mais ce jeu de chassé-croisé n'est jamais clarifié.

En outre, les parallèles les plus structurés entre nazisme et communisme sont le fait de personnages marginaux, peu suspects d'être des figures de doubles de l'écrivain. Ainsi en va-t-il de l'effet laissé sur le lecteur par la fameuse scène, déjà évoquée, de l'improbable dialogue entre l'officier SS Liss et le détenu

soviétique Mostovskoï : si la main tendue de Liss est rejetée par Mostovskoï, si ses thèses sur la proximité idéologique et politique des deux régimes sont qualifiées par le Russe de « flot de boue malodorante » (338), la conversation laisse sur le lecteur une impression de trouble qui ne tient pas entièrement à l'effet convenu d'une scène de tentation aussi stéréotypée. Car l'une des preuves que Liss donnait de leur fraternité idéologique se trouve confirmée par la fiction : en quittant le bureau de Liss, Mostovskoï réagit en effet à la lecture des feuillets d'Ikonnikov tout à fait comme Liss l'avait prédit – soit exactement de la même manière que ce dernier : « Vous et moi éprouvons le même dégoût pour les insanités de ce texte. Vous et moi sommes du même côté, et de l'autre côté, il y a “cela” ! », lui affirmait Liss¹. Le véritable trouble, Mostovskoï l'éprouve en effet non pas en sortant du bureau de Liss, mais après avoir lu les feuillets d'Ikonnikov et constaté que Liss avait deviné juste sur ce que serait sa réaction : « Comme tout cela était minable ! [...] une sensation pesante s'empara de lui. [...] Il n'était pas le seul à regarder avec mépris le texte de l'innocent, son répugnant interlocuteur de cette nuit avait eu la même réaction. [...] L'angoisse bourbeuse qui le tenait était pire qu'une souffrance physique »².

Le symptôme signifie-t-il ici validation de la thèse du nazi ? Mais que vaut, en face de ce binôme Liss/Mostovskoï, la figure du fol-en-Christ Ikonnikov, avec ses « gribouillages » et sa « vieille rengaine sur la bonté des petites vieilles » ? Quel adversaire idéologique ou moral Grossman suscite-t-il, en la personne de l'innocent Ikonnikov, face à l'hydre totalitaire à double tête ? Si les réflexions de Grossman sur la bonté, dans *Tout passe*, attestent en grande partie sa proximité morale avec l'innocent Ikonnikov, le diagnostic de Mostovskoï sur ce dernier reste pourtant sans doute juste : « l'effondrement d'un esprit affaibli » ne fera jamais contrepoin à la force de séduction des idéologies totalitaires. En refusant tout système poursuivant le Bien de l'humanité, en contestant le principe même du Bien, Ikonnikov se place sur le terrain de la morale, abandonnant celui de la politique à la merci des tenants du Bien. Pire encore : se sachant impuissant et insensé, le discours d'Ikonnikov abandonne à ses ennemis le champ de

¹ *LD* p. 335.

² *LD* p. 346.

l'action dans le monde, lâche l'humain même qu'il désirait sauver en l'homme. Déjà dans les toutes premières pages du roman, l'opposition entre Mostovskoï et Ikonnikov s'était heurtée à une aporie¹ : « Je ne crois pas au bien, je crois à la bonté », expliquait Ikonnikov, à quoi Mostovskoï avait beau jeu de répondre : « À vous suivre, nous devrions être horrifiés quand, au nom du bien, on pendra haut et court Hitler et Himmler. Moi, je ne le serai pas ». La réplique d'Ikonnikov – « interrogez Hitler, dit Ikonnikov, et il vous expliquera que les camps, eux aussi, ont le bien pour but » –, si pertinente soit-elle, n'argumentait-elle pas vers une équivalence morale qui invalide le combat politique le plus nécessaire ?

Sans doute Grossman était-il plus près de la position d'un Erchov, cet ex-soldat de l'Armée rouge, dont la famille a été dékoulakisée, et qui, depuis le camp nazi où il est interné, appelle ses codétenus soviétiques à la résistance contre le nazisme ; une révolte qui, tout en apercevant clairement la proximité des deux totalitarismes, assume la nécessité d'une action politique qui choisit son camp dans l'urgence et en situation, et malgré sa haine de la terreur stalinienne, lui fait espérer en Stalingrad et combattre l'armée pro-hitlérienne de Vlassov :

Les appels de Vlassov parlaient de ce que lui avait raconté son père [déporté en Sibérie comme koulak]. Il savait bien, lui, qu'ils disaient la vérité. Mais il savait aussi que cette vérité, dans la bouche de Vlassov et des Allemands, devenait mensonge. Il sentait que, en luttant contre les Allemands, il luttait pour une vie libre en Russie, que la victoire sur Hitler serait aussi une victoire sur les camps de la mort [sibériens] où avaient péri sa mère, ses sœurs, son père².

Le réflexe antitotalitaire de Grossman est fait de ces nuances, qui désignent au regard les similitudes entre les **deux** systèmes sans renoncer à agir politiquement selon la priorité **des situations**, sans verser dans l'équivalence des intentions ou le brouillage des choix.

Même quand elle s'exprime en son nom propre, sans déléguer ses avancées à ses personnages, la réflexion de Grossman sur les ressemblances entre les deux régimes totalitaires, leurs crimes et

¹ *VD* p. 12.

² *VD* p. 263.

leurs **méthodes**, conserve quelque chose d'instable et d'inachevé. Cette **instabilité** la rend à la fois précieuse, par sa prudence et sa **complexité**, et **propre** à tous les détournements.

Prenons l'exemple de l'un de ces chapitres où Grossman, à la manière du Tolstoï de *Guerre et Paix* méditant sur l'immense boucherie **des** campagnes napoléoniennes de Russie, prend quelque **distance** avec sa narration pour méditer les enjeux historiques **de ce** qu'il évoque. Le chapitre 50 de la première partie de *Vie et Destin* succède à une série de chapitres consacrés, en alternance, **au** voyage d'un convoi de juifs ukrainiens en route vers la chambre à **gaz**, et aux souvenirs – en *flash-back* – d'un petit garçon juif de dix ans déporté seul dans ce même convoi.

Grossman semble reprendre la parole en son nom propre, pour mettre en relief son récit, donner à sa scène de déportation une résonance générale et solennelle, et réfléchir aux enjeux historiques d'un tel processus de massacre de masse : « la première moitié du XX^e siècle entrera aussi dans l'histoire de l'humanité comme la période de l'extermination totale d'énormes masses de la population juive, extermination qui s'est fondée sur des théories sociales ou raciales »¹. Consacré principalement aux crimes du nazisme, ce chapitre contient, en ouverture, une allusion au fait que les grands massacres commis par Staline ont précédé ceux commis par Hitler : « Sur ces mêmes terres [où avait été réalisée l'extermination des Juifs d'Ukraine et de Biélorussie, vient de dire le narrateur], Staline avait en son temps mené la campagne contre les koulaks "en tant que classe", contre les saboteurs, contre la clique **trotskiste** et boukharinienne, il avait créé et mobilisé la fureur des **masses** »². La mention de cette coïncidence, dix lignes après le début du chapitre, fait bien sûr délibérément planer sur l'évocation **des** crimes du nazisme l'ombre des crimes du stalinisme. Pourtant, sur quel terrain se situe l'analogie ? Même sans recourir à des termes forgés plus tardivement, l'idée de Grossman n'est nullement ici de nourrir la comparaison entre un « génocide de race » et un « génocide de classe » – dans leur intentionnalité par exemple, à la manière de certains historiens contemporains, puisque c'est l'un des traits définitionnels du

¹ I D p. 167.

² VD p. 166.

concept de génocide – ni même de comparer les crimes du nazisme et ceux du stalinisme.

Un troisième terme vient préciser, pour qui veut bien lire rigoureusement, le terrain de l'analogie possible, et l'ambition intellectuelle qui anime Grossman dans ce chapitre de réflexion historique ; le chapitre s'ouvre en effet sur une comparaison, explicitement commentée dans son extension et ses limites, avec le traitement d'une épizootie :

L'abattage du bétail malade demande des préparatifs : il faut transporter les bêtes, les rassembler, trouver du personnel qualifié, creuser des fosses. La population aide les autorités à mener les bêtes à l'abattoir, à retrouver celles qui se sont échappées, non **par haine** pour les veaux et les vaches, mais par instinct de conservation. De même, quand on procède à un abattage de masse d'êtres humains, la population n'éprouve pas de haine sanguinaire contre les femmes, vieillards et enfants qu'il convient d'exterminer. Aussi est-il indispensable de préparer une campagne d'abattage d'êtres humains d'une façon particulière. L'instinct de conservation, dans ce cas, ne suffit plus, et il est indispensable de faire naître la répulsion et la haine dans la population.¹

Le sujet du chapitre, ce sont les conditions de possibilité psychologiques de préparation et de réalisation de tels massacres de masse, commis à découvert. Comment de tels massacres ont-ils été possibles ? Sous les yeux de tous, avec un si petit nombre de donneurs d'ordres ? Comment se fait-il que les populations locales ne les aient pas empêchés ? Comment des hommes normaux ont-ils même pu y participer, s'en rendre complices ou même en être les témoins passifs ? Ces questions, qui préoccupent Grossman depuis ses reportages de 1943-1944 sur les fusillades massives des juifs d'Ukraine et les camps d'extermination polonais, valent en effet aussi bien pour le génocide juif que pour les **campagnes** de dékoulakisation et l'organisation de la grande **famine** d'Ukraine. Ce sont elles qui déclenchent, dans ce chapitre, la **méditation** sur la Terreur et les ressorts de la « propagande hypnotique des systèmes idéologiques globaux », la déshumanisation, l'**aveuglement**, la soumission, la volonté de survivre prête à toutes les compromissions. Si la comparaison entre les crimes du nazisme et les crimes du communisme surgit donc sous la plume de

¹ *VD* p. 166.

Grossman, c'est pour l'aider à explorer la double question qui est la sienne en vérité : comment de telles inhumanités ont-elles été possibles ? Et **qui** est coupable ? Cette double interrogation se retrouve dans *Tout passe*. C'est elle qui justifie la méditation comparatiste sur les ressorts de la terreur, mais elle n'argumente pas nécessairement en direction de l'analogie des crimes.

La simple allusion de *Vie et Destin* au rapprochement entre la famine provoquée de 1933 en Ukraine et l'extermination des juifs par les nazis est en effet reprise et approfondie dans *Tout passe*, sur le même terrain comparatiste, en dépit d'une formulation plus explicite qui pourrait argumenter aussi en faveur d'une extension de l'analogie à l'intentionnalité des deux crimes – mais c'est un personnage qui parle. La terrible confession de l'activiste repentie Anna Sergueïevna, amante de l'ancien zek Ivan Grigoriévitch¹, évidemment marquée par l'angoisse de sa propre culpabilité, est obnubilée par les deux mêmes questions que se pose Grossman dans *Vie et Destin* : « comment ai-je pu faire une chose pareille ? » se décline en « comment cela a-t-il été possible », et « qui sont les vrais coupables ? ». C'est pour tenter de se repérer dans l'abîme

¹ Le long récit d'Anna Sergueïevna dans *Tout passe* est l'un des témoignages les plus précis, les plus terribles, et les plus bouleversants que nous ayons au sujet de la grande famine ukrainienne de 1932-1933. L'activiste repentie y décrit minutieusement, sans rien nous épargner, la lente agonie du village où elle était en poste ces années-là, les enfants au ventre gonflé, les mères folles d'impuissance, les cas de cannibalisme désespéré. C'est aussi le plus important texte littéraire consacré à la mémoire de ce crime contre l'humanité, avec sans doute le témoignage de Kravchenko retranscrit dans *J'ai choisi la liberté* ; on mentionnera également – mais ils n'ont pas le même retentissement – *Le Prince Jaune* de l'écrivain ukrainien Vassil Barka, *Les affamés. L'Holocauste masqué, Ukraine 1929-1933* de Miron Dolot et un recueil de témoignages de rescapés édité au début des années 90 sous la direction de Lydia Kovalenko et Volodymyr Maniak, *Année 33 : la Famine. Livre Mémorial du peuple*, dont certains extraits ont été traduits dans la revue *l'Intranquille* en 1994. Or, ce témoignage si précieux est un témoignage de fiction, un témoignage fictif – ce qui ne va pas sans poser un certain nombre de problèmes similaires sans doute à ceux suscités par le *Yossel Racover s'adresse à Dieu* de Zvi Kolitz (voir, dans le présent volume, l'article d'A. Prstojevic, p. 175 et suivantes). On se rappellera à cet égard le jugement saisissant de clairvoyance de Lévinas à propos de *Yossel Racover* : « vrai comme seule la fiction peut l'être ».

moral que lui renvoient ces deux questions, qu'Anna se réfère aux nazis :

Je te demandais : Comment des Allemands ont-ils pu faire mourir des enfants juifs dans des chambres à gaz et comment peuvent-ils continuer à vivre après cela ? [...] Quand je pense maintenant à la dékoulakisation, je vois tout d'une autre façon, je ne suis plus envoûtée et puis j'ai vu les hommes à l'œuvre... Comment ai-je pu avoir ce cœur de pierre ? Comme ils ont souffert ces gens, comme on les a traités ! Mais moi je disais : ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des koulaks. [...] Pour les tuer, il fallait déclarer : Les koulaks, ce ne sont pas des êtres humains. Tout comme les Allemands disaient : Les Juifs, ce ne sont pas des êtres humains. C'est ce qu'ont dit Lénine et Staline : Les koulaks, ce ne sont pas des êtres humains. Mais ce n'est pas vrai, c'étaient des hommes, c'étaient des hommes ! Voilà ce que j'ai compris peu à peu. Nous sommes tous des êtres humains...¹

Comment on peut oublier de telles évidences, voilà le sujet de l'enquête de Grossman, au travers de ses deux romans de maturité. La soumission à l'inhumanité, à la violence, à la barbarie, à la terreur, soulève pour lui l'énigme cruciale : « Étant établi que l'homme se soumet à une contrainte et à une violence infinies, il faut en tirer la déduction ultime, décisive pour la compréhension de l'homme et de son avenir. La nature de l'homme subit-elle une mutation dans le creuset de l'État totalitaire ? L'homme perd-il son aspiration à la liberté ? Dans la réponse à ces questions résident le sort de l'homme et le sort de l'État totalitaire »². Si Grossman a donc besoin du parallélisme entre nazisme et communisme, du rapprochement entre la terreur hitlérienne et la terreur stalinienne, et donc du concept d'État totalitaire (le terme figure dans *Vie et Destin*), c'est dans une perspective qui relève non pas tant de l'histoire (comment de tels enchaînements d'événements ont-ils été possibles ?) et des sciences politiques (comment un État totalitaire obtient-il la soumission totale de ses citoyens ?), que d'une préoccupation morale. Son interrogation principale porte sur la nature humaine et sur ce que l'expérience totalitaire en révèle.

¹ TP p. 946.

² VD p. 169.

L'analyse des mécanismes de la Terreur totalitaire, côté nazi ou côté soviétique, est toujours, chez Grossman, dirigée vers cette préoccupation morale : qui peut, qui doit être déclaré coupable ?

Un chapitre célèbre de *Tout passe* illustre parfaitement cette perspective¹ : « Qui est coupable ? Qui répondra ? Il faut réfléchir, il ne faut pas se hâter de répondre », commence Grossman. Tout le chapitre déploie alors quatre portraits successifs de « Judas »-types : imitant un dispositif de procès, le narrateur y exerce successivement les rôles de procureur et d'avocat, puis se refuse, pour chacun, à exercer l'autorité du juge. Pesant soigneusement, pour chaque cas, chacune des circonstances à charge et à décharge, Grossman développe une analyse extrêmement rigoureuse et complexe des mécanismes sociaux d'une société de Terreur, qui bute sur une réflexion sur le bon et le mauvais en chaque homme. Dans le ton comme dans le style, la double influence de Hugo et de Dostoïevski est flagrante : l'indulgence de l'auteur des *Misérables* se mêle à l'impitoyable dégoût d'Ivan Karamazov, la pitié dostoïevskienne se heurte à la sévérité de Hugo. Et cette double intertextualité qui travaille le propos de Grossman culmine dans la conclusion du « procès » : « Qui juger ? La nature de l'homme ! [...] Non, non, ils ne sont pas coupables. Des forces obscures, des forces saturniennes, les ont poussés [...]. Parmi les vivants, il n'est pas d'innocents. Tout le monde est coupable et toi, accusé, et toi, procureur, et moi qui pense à l'accusé, au procureur et au juge. » Todorov, qui consacre plusieurs pages à *Vie et Destin* dans *Face à l'extrême*, a raison de souligner, ici, la confusion entre droit et morale, entre la culpabilité dont il faut répondre devant la justice, et la responsabilité qui ouvre une dette infinie². Mais cette confusion est celle-là même de Dostoïevski, celle du starets Zossime, celle du « tous coupables de tout devant tous » qu'Ivan Karamazov glose et conteste d'un même mouvement – la même sorte de culpabilité non résorbable, incapable de répondre d'elle-même devant une quelconque justice, qu'illustre la coalition lâche et résignée des meurtriers de Chatov dans *Les Démons*. Qu'est-ce que faire, qu'est-ce que laisser faire, qu'est-ce que ne rien faire pour empêcher ce

¹ TP p. 904-914.

² Voir le chapitre intitulé « Les agents du mal » dans Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991.

qu'on préfère croire inéluctable ? Le chapitre de Grossman sur les Judas peut être lu comme une glose moderne des *Démon*s, et *Vie et Destin*, comme un roman de Dostoïevski en contexte totalitaire, raconté avec les moyens de Tolstoï.